

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le manuel d'Histoire de la littérature canadienne de Mgr Camille Roy

Jacques Michon

Number 27, Fall 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39646ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

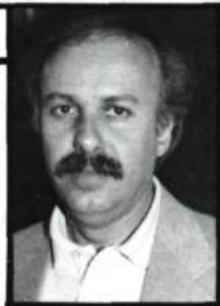
0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Michon, J. (1982). Review of [*Le manuel d'Histoire de la littérature canadienne de Mgr Camille Roy*]. *Lettres québécoises*, (27), 76–77.



Histoire littéraire, sémiotique et célébration critique

Le manuel d'Histoire de la littérature canadienne de Mgr Camille Roy

Le manuel scolaire est sans doute le témoin le plus éloquent des lieux communs d'une société. Comme il énonce avec un certain aplomb les croyances et les normes du milieu, il est davantage soumis aux fluctuations du marché des idées et des valeurs. Son contenu va changer à la faveur des transformations idéologiques et sociales, alors que sa fonction demeurera toujours la même : socialiser les individus par l'inculcation du savoir commun. Lorsqu'un nouveau mouvement d'idées ou de contestation voit le jour, il est convenu de commencer par faire le procès du manuel scolaire parce qu'il a le mérite d'énoncer clairement les idées reçues. Si on remet toujours son contenu en question, on n'interroge jamais sa fonction qui demeure à l'abri parce que liée aux stratégies de pouvoir. Le mouvement des Yvette en mai 1980 nous a montré à quel point ce discours pédagogique pouvait être lié aux enjeux politiques, économiques et idéologiques de la société.

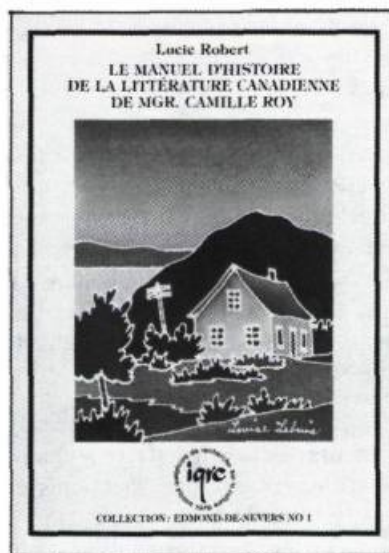
Dans une étude qui vient de paraître sur le *Manuel d'histoire de la littérature canadienne de Mgr Camille Roy*¹, Lucie Robert analyse un de ces instruments pédagogiques qui a formé des générations de séminaristes et de collégiens entre 1907 et 1960. Comme elle s'en explique dans un premier chapitre, c'est moins le contenu manifeste ou l'énoncé du manuel qui l'intéresse que sa forme et son énonciation. Il ne s'agit pas de faire l'inventaire des préjugés vieillots et démodés de l'historien littéraire, comme on serait tenté de le faire, mais d'étudier l'organisation textuelle et la stratégie discursive de l'ouvrage pour en révéler les contradictions : « C'est là, dans l'énonciation, particulièrement dans la rhétorique de l'énon-

ciation, que se trouvent exprimés les valeurs et les conflits au sein desquels se débat le manuel » (p. 44). Il s'agira de repérer dans la forme du discours les tensions sociales et idéologiques qui le traversent. Pour réaliser ce programme Lucie Robert aborde le manuel de Camille Roy de trois points de vue : en le comparant à un autre manuel connu (*le Manuel illustré d'histoire de la littérature française* de Jean Calvet), en étudiant et en confrontant les différentes éditions du livre de Mgr Roy et en analysant les stratégies discursives de son narrateur.

La première partie permet d'établir les critères de classification (territorialisation, périodisation, genre, école, fonction de l'auteur) de l'histoire littéraire qu'on enseigne, de déterminer les notions de base des discours historique et critique du manuel tout en soulignant la spécificité de l'ouvrage de C. Roy. Dans la deuxième partie consacrée aux variantes, l'auteur montre comment les vingt et une éditions que le manuel a

connues de 1907 à 1962, peuvent être ramenées à quatre grandes familles désignées par des titres différents : *Tableau de l'histoire de la littérature canadienne-française* (1907-1911), *Manuel de la littérature canadienne-française* (1918-1925), *Histoire de la littérature canadienne* (1930-1936) et *Manuel de la littérature canadienne de langue française* (1939-1962). L'étude des variantes et des changements effectués d'une série à l'autre permet de faire ressortir les motivations idéologiques et la sensibilité de C. Roy aux fluctuations du marché littéraire et politique. D'une époque à l'autre on voit l'historien suivre l'actualité ; on assiste par exemple à la promotion de certains auteurs ou à la rétrogradation de certains autres moins prometteurs que prévu. En 1911 à propos d'Étienne Parent, C. Roy ajoute un couplet sur le mouvement ouvrier qui traduit les positions de l'Église et de l'*Action sociale* : « C'est le christianisme qui offre les solutions les plus pratiques et les plus satisfaisantes de la question ouvrière » (p. 84).

Mais le changement le plus important a lieu durant les années trente et apparaît avec la refonte du manuel de 1939 alors que C. Roy change son fusil d'épaule. Il abandonne alors ses thèses terroiristes de 1905 (« la Nationalisation de la littérature canadienne ») pour adopter un discours qui accorde préférence aux valeurs de l'humanisme et de l'esthétique : « [...] l'humanisme remplace ici encore un terroirisme qui paraît être devenu désuet. L'esthétique prend aussi une importance plus grande, devenant même un objectif à atteindre pour l'écrivain alors qu'elle ne représentait qu'un ornement auparavant. » (p. 94) Il est intéressant de noter à ce propos que la position d'un



Nelligan qui d'édition en édition, entre 1907 et 1930, n'avait cessé de rétrograder dans la hiérarchie des auteurs du manuel, connaît une légère remontée à partir de 1939 (voir Annexe II, p. 155). Ce changement de stratégie nous dit Lucie Robert aurait été commandé par les modifications survenues dans le champ intellectuel et les milieux politiques durant les années vingt et trente. C. Roy aurait entrepris ce virage esthétique pour faire contrepoids aux thèses nationalistes de Lionel Groulx qui devenaient de plus en plus populaires.

« Camille Roy se serait alors vu contraint de revoir et de remanier son vocabulaire pour marquer la différence qui existait entre son nationalisme dit « canadien » et le nationalisme soutenu par Lionel Groulx et ses collègues de l'Action française, nationalisme dit « canadien-français » (p. 94). Comme l'auteur le montre dans son dernier chapitre on ne peut séparer le discours de l'historien littéraire, comme celui du critique, du discours politique et des conflits idéologiques qui le traversent. Plus qu'un reflet des idées reçues, le

manuel est aussi le lieu où elles s'affrontent et se trahissent.

On voit tout l'intérêt de cette étude qui fait le point sur l'oeuvre pédagogique de Camille Roy, en plus de témoigner d'une réflexion actuelle sur la fonction de l'histoire littéraire. Il intéressera non seulement le spécialiste historien qui voudra étudier l'horizon d'attente du circuit lettré de l'entre-deux-guerres, mais aussi celui qui s'interroge sur le statut de la littérature et sur le rôle que peut jouer le manuel dans le processus de son institutionnalisation.

Kamouraska d'Anne Hébert : une écriture de la passion

Robert Harvey nous propose, lui, une lecture de *Kamouraska*² d'Anne Hébert, en faisant appel aux catégories de la sémiotique discursive de Gérard Genette (*Figures III*). Il adopte d'abord la perspective de la description objective en s'arrêtant à l'étude des instances narratives (narrateurs) du roman, des niveaux narratifs (récit premier situé en 1860 et métarécit se déroulant entre 1819 et 1839) et des anachronies où il tente de montrer comment la structuration du temps reflète le programme narratif de l'héroïne de premier niveau qui tente d'exorciser le passé et de se réconcilier avec elle-même. Dans cette analyse Harvey arrive bien à démontrer comment la structure narrative de ce drame qui met en scène un sujet divisé entre l'être et le paraître, est dominé par le discours du sujet qu'il représente. Dans cette oeuvre, comme dans un grand nombre de romans québécois des années soixante-dix, la fréquence et l'importance des figures discursives qui bouleversent la représentation linéaire et continue des événements, indique la « prédominance de la narration sur l'histoire » (p. 8, 115). Par rapport au récit premier, le métarécit de *Kamouraska*, constitué de séquences de rétrospection et d'anticipation, domine (à 80%) presque tout l'espace textuel.

Parallèlement à ces données d'ordre narratologique Harvey introduit dans son analyse une lecture et une interprétation du texte qui le situe du côté du discours herméneutique. Ainsi il reprend à son compte certaines métaphores de *Kamouraska*, relatives au théâtre et à la religion, pour suggérer certaines pistes de lecture. Par exemple

les métaphores théâtrales (isotopie du paraître) seraient symptomatiques de la fausse conscience d'Élizabeth qui, se sentant regardée et jugée par les autres, acquiescerait finalement au jeu de la comédie bourgeoise de ses tantes et de sa belle-mère. Plus loin en repérant les métaphores relatives au rituel et au récit de la Passion du Christ, Harvey tente de saisir le mythe qui expliquerait la structuration de ce qu'il appelle « l'écriture de la remémoration ». C'est ici que le titre — *Une écriture de La Passion* — trouve son sens, désignant plus que la passion amoureuse, le processus, le cheminement qui doit mener au sacrifice expiatoire et ordonner « le rituel commémoratif » du meurtre que constitue le métarécit.

À ce drame la lecture du *Torrent* que l'auteur propose en supplément, semble apporter une solution. Dans cette autre lecture, Harvey fait l'économie de l'analyse narrative pour se situer d'emblée

sur le plan de l'interprétation, en faisant du *Torrent* une sorte de leçon de responsabilité et de lucidité existentielle, qui éclairerait toute l'oeuvre d'Anne Hébert. J'ai cru voir dans un passage de l'Appendice VII le sens de cette démarche qui rappelle les propos d'un René Girard (*Des choses cachées depuis la fondation du monde*) : « Le constat d'échec [...] semble vouloir nous suggérer la fin des « sacrifices » millénaires de l'humanité, comme une dénonciation flagrante de tout l'arsenal de nos alibis qui n'en finissent plus de toujours recrucifier le Christ » (p. 202).

Ainsi nous sommes passé d'une description sémiotique à une lecture mytho-critique. Cette tentation de trouver un sens archétypal au texte est bien sûr légitime et surtout légitimée, mais n'échappe pas au reproche qu'on lui fera sans doute d'adhérer à son tour à un rituel, celui de la célébration critique (voir l'avant-propos). La distance entre l'analyste et l'oeuvre m'a semblé s'abolir au fur et à mesure que l'étude progressait, comme si à son tour le commentateur, se prenant au jeu mimétique de l'herméneute, s'adonnait au rituel interprétatif pour oublier, exorciser le « meurtre » (l'éloignement) de l'oeuvre effectué à l'origine par le sémioticien en lui. □



1. Collection « Edmond-de-Nevers », Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1982, 196 pages, 11.00\$.
2. *Kamouraska d'Anne Hébert : Une écriture de La Passion*, suivi de *Pour un nouveau Torrent*, Cahier du Québec, Collection « Littérature », Montréal, Hurtubise HMH, 1982, 211 pages, 14.50\$.